

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

UNE VENGEANCE DE PEAU-ROUGE

SECONDE PARTIE.

XI

— C'est bon, on s'en va ! s'écria Oregano en faisant un bond prodigieux en arrière.

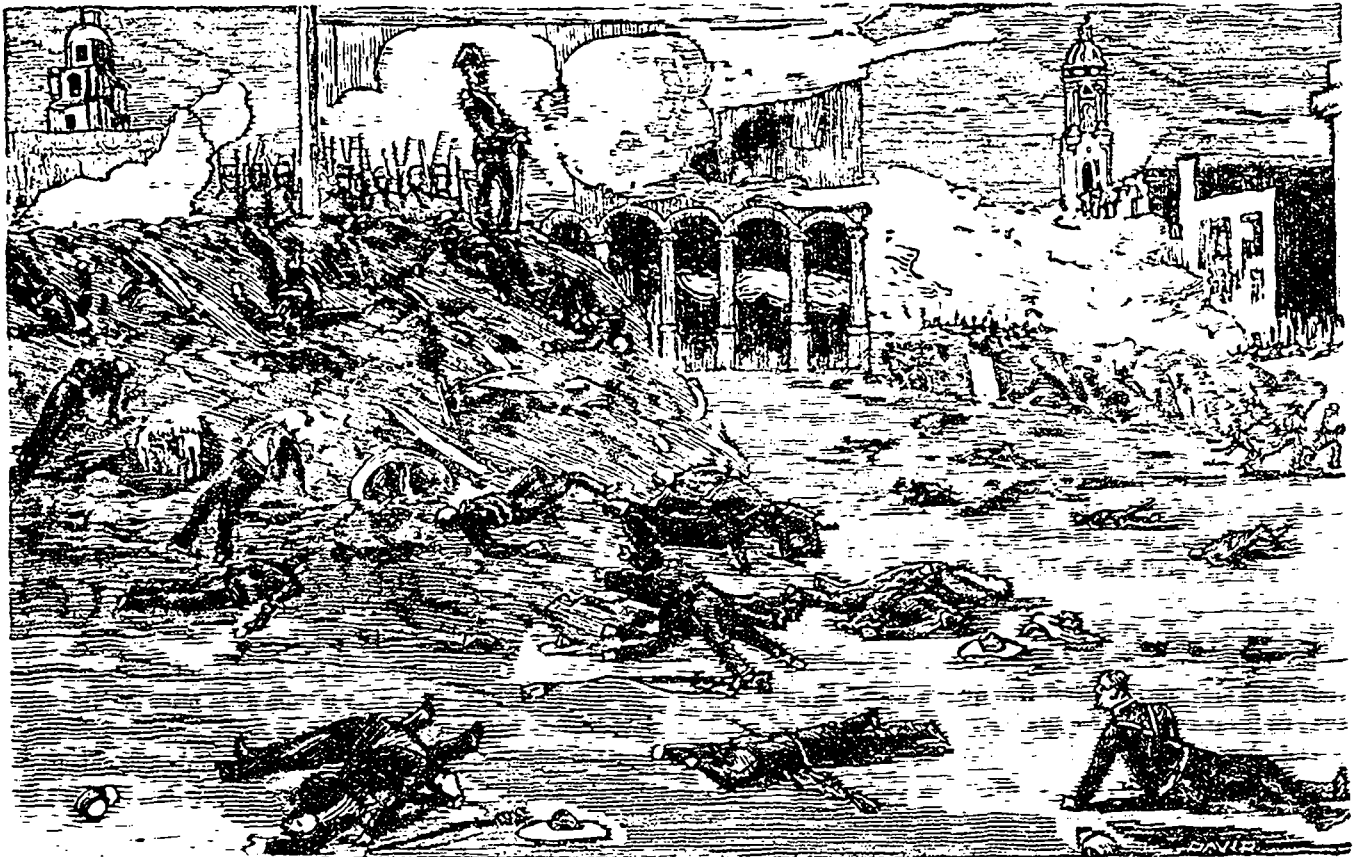
Le fusil épaulé du soldat ne laissait à l'Indien aucun doute sur ses intentions.

dite, dans laquelle nous sommes pris comme dans un cercle de l'enfer ?

— Hein ? fit Oregano.

— Rien ; je te laisse maintenant la direction de l'affaire ; que proposes-tu, parle ou crève, le temps nous talonne.

— Excellence, reprit Oregano, après une ou deux minutes



Le général, semblable à l'esprit du mal, dominait cette scène de carnage...

— Nous voilà dans de beaux draps, dit l'Indien avec dépit.

— Sans compter que les autres rues doivent être également gardées, dit le général avec colère.

— Les grandes, peut-être, mais les petites, je ne le crois pas.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas, c'est une idée que j'ai comme cela ?

— Voyons, il faut sortir d'ici au plus vite.

— C'est mon avis, Excellence, d'autant plus que le jour ne tardera pas à paraître.

— Comment faire pour nous éloigner de cette place mau-

d hésitation feinte ou réelle, Excellence, je crois que nous ferions bien de prendre cette petite rue étroite, là-bas.

— Celle que d'abord j'ai refusée de prendre ?

— Oui, Excellence, celle-là même ; les petites rues dans ce quartier sont ordinairement très mal famées ; la police n'ose pas les traverser en plein jour, d'où je conclus, avec raison, je crois, que les soldats ne se croient pas avisés de les occuper pendant la nuit.

— Demonio ! j'ai entendu parler de ces bouges redoutés par la police, si seulement nous avions des armes pour nous défendre

— Bah ! on ne meurt qu'une fois, Excellence ! tant que le cœur bat dans la poitrine et que l'on n'a pas de trop larges déchirures à la peau, il y a de la ressource.

— Tout cela est très bien, mais il faut sortir de cette impasse.

— Pourvu que nous ne tombions pas dans une autre bien-tôt, fit Oregano, la vie n'est qu'une réunion plus ou moins grande de traquenards plus ou moins perfides.

— Laisse un peu les sentences de ta singulière philosophie de côté, nous avons à songer à des choses bien autrement sérieuses.

— Ce que j'en faisais, Excellence, c'était pour vous éclairer, mais du moment que cela vous contrarie, je me tais.

Tout en parlant ainsi, les deux hommes avaient traversés la place de Necatitlan dans toute sa longueur ; ils ne se trouvaient plus qu'à quelques pas de la rue suspecte désignée par l'Indien.

— Ouf ! fit le général, comme elle est étroite et noire.

— Entrons, ou n'entrons pas, comme il vous plaira, Excellence.

— Connais-tu un autre passage ?

— Non pas.

— Tu vois bien alors qu'il nous faut absolument passer par cette rue.

— C'est mon avis, vous le savez, général.

— Eh bien, entrons !

— Entrons donc, et que cela soit fini, grommela Oregano.

Ils s'élançèrent.

Mais à peine eurent-ils fait quelques pas dans cette sentine infecte, que le général, désagréablement surpris, voulut rétrograder ; en ce moment il se trouva à l'improviste mêlé avec plusieurs personnes, cinq ou six environ, sortant, le général ne put comprendre d'où.

— Sauvez-vous ! sauvez-vous, hurla Oregano, ce sont vos ennemis.

Et prenant ses jambes à son cou, le drôle, dont le rôle sans doute était terminé, s'échappa en courant, et presque aussitôt disparut dans le dédale de ruelles de cet excentrique quartier.

Le général s'était jeté de côté, et filant le long des maisons, il essayait de gagner au pied, car les cris de l'Indien lui avaient révélé en présence de quels ennemis il se trouvait.

En effet, don Jose et don Estevan revenaient à travers le souterrain de prévenir le général B... que l'heure de la lutte était venue ; ils le ramenaient avec eux, ainsi que les deux bandits lui servant de domestiques ; don Luis et don Fabian formant l'avant-garde de la petite troupe, étaient arrivés un quart d'heure auparavant sur la place ; ils n'avaient, à cause des ténèbres, rien vu de suspect, et ils s'étaient rendus tout droit à la maison, dont le concierge, qui ne dormait pas aussi profondément qu'il plaisait à Oregano de le dire, s'était hâté de lui ouvrir la porte.

Ce concierge supposé, qui n'était autre que Sidi Muley, était en train de raconter à don Luis et à don Fabian la fuite du général, lorsque des cris mêlés d'un cliquetis d'épées se firent entendre du côté de la ruelle dans laquelle le fugitif s'était lancé en désespoir de cause.

Voici ce qui s'était passé :

Don Estevan avait démasqué le foyer d'une lanterne sourde qu'il portait et dont il s'était servi dans le souterrain.

— Ouais ! s'écria-t-il, qu'avons-nous donc là, frère, vive Dios ! N'est-ce pas le général de Tordesillas ?

— Lui-même, s'écria don Jose ; le général qui, malgré la parole donnée, s'échappe comme un lepero.

Le général n'avait plus rien à ménager ; rudement sanglé par les paroles des deux frères et poussé peut-être par cet instinct de bête fauve qui formait le côté saillant de son caractère, sans autrement réfléchir, il poussa un hurlement de rage et se ruant sur don Jose pris à l'improviste, il lui enleva son épée ; et se tournant vers Navaja, d'un revers il l'étendit sur le sol, s'empara des revolvers que celui-ci portait passés dans sa faja, et avec un cri de hyène il bondit en arrière, s'appuya au mur et commença à espadonner vigoureusement contre ses ennemis revenus de leur surprise et qui l'attaquaient tous cinq à la fois, car la blessure de Navaja n'était pas sérieuse ; il s'était relevé aussitôt et s'était armé de son machete.

On connaît l'habileté aux armes [du général et sa grande force musculaire ; ne pouvant être attaqué par derrière, il avait roulé son manteau autour de son bras gauche, s'en servait pour parer les coups et espadonnait sans désavantage marqué contre ses ennemis.

On ne pouvait prévoir quelle serait l'issue de ce combat d'un homme seul contre cinq, car, par un accord tacite, on ne se servait pas des armes à feu, lorsque des deux côtés de la ruelle de grands cris se firent entendre, et l'on aperçut plusieurs personnes accourant en brandissant des armes.

L'aube se faisait, ce n'était pas encore le jour, mais une lueur pâle et indécise qui permettait de se reconnaître.

D'un côté accouraient don Luis, don Fabian et Sidi Muley, de l'autre une troupe d'au moins une centaine d'hommes semblant venir au secours de don Lope de Tordesillas.

— En retraite ! cria tout à coup don Jose d'une voix retentissante, nous retrouverons ce misérable !

— Quand tu voudra, don Jose, hurla le général !

— En retraite ! en retraite ! dit le général B..., laissez cet homme, il s'est déshonoré, il n'est plus à craindre !

Don Lope voulut s'élançer, mais Peters Batt le retint ; c'était lui qui était arrivé si heureusement pour le général, à la tête d'une centaine d'hommes.

— Laissez-les, général, dit-il à don Lope, nous ne tarderons pas à les revoir ; rendons-nous au palais, nous n'avons pas un instant à perdre.

— Allons donc, puisqu'il le faut, dit le général ; et haussant la voix : Au revoir bientôt ! cria-t-il.

Ses ennemis ne daignèrent pas lui répondre.

Ils étaient entrés dans la maison de la place de Necatitlan, dont la porte s'était refermée derrière eux.

Les soldats se pressaient autour du général qu'ils entouraient avec le plus bruyant enthousiasme, Peters Batt semblait tout heureux de l'avoir sauvé.

Les soupçons qu'Oregano avait soufflés à don Lope de Tordesillas lui revinrent à l'esprit : il en reconnut l'absurdité, et ses soupçons se portèrent aussitôt sur l'Indien, dont en y réfléchissant, il trouva la conduite pendant toute cette nuit passablement équivoque.

Mais ce n'était pas le moment de demander une explication à Peters Batt ; le général renferma ses pensées dans son cœur et, entouré de ses soldats dont le nombre s'était considérablement augmenté, il quitta la ruelle.

Une partie des soldats étaient montés, le reste était à pied. Les officiers vinrent saluer le général qui les reçut de l'air le plus affable en leur faisant, bien entendu, de belles promesses ; on lui présenta un cheval sur lequel il monta, et on se mit en route au grand trot ; la situation était des plus critiques, il fallait arriver au palais le plus rapidement possible.

Cette marche pressée n'inquiétait pas les soldats d'infanterie, les Indiens ont une allure très rapide ressemblant beaucoup à notre pas gymnastique, allure qu'ils soutiennent pendant des journées entières, et qui leur permet de suivre sans trop de fatigue le trot le plus allongé des chevaux.

Le soleil se levait, une foule immense sortant de toutes les maisons emplissait les rues et les places.

— Que se passe-t-il donc ? demanda le général.

— On prépare un prononciamiento contre vous, répondit nettement Peters Batt.

— Eh quoi, mes amis me trahissent.

— Non pas tous, mais une grande partie.

— Je n'y comprends rien, moi qui les ai comblés.

— C'est peut-être pour cela, Excellence, n'attendant plus rien de vous ils se tournent vers un autre dont ils espèrent de nouvelles récompenses ; n'est-ce pas toujours la même chose au Mexique ?

— Comment se fait-il que je ne t'ai pas revu cette nuit ? demanda le général.

— Heureusement pour vous et pour moi, Excellence, je me suis mêlé et finalement j'ai découvert le pot aux roses.

— Oh ! oh ! raconte-moi donc cela ?

— Je ne demande pas mieux, mon général, je prendrai mon récit au moment où, après m'avoir ordonné d'aller chercher la litière, vous m'avez quitté et avez franchi la brèche.

— Pourquoi si loin nous, sommes pressés ?

— Parce qu'il est de la plus haute importance pour vous, mon général, que vous soyez bien instruit de tout et que vous sachiez quels ennemis vous avez devant vous et quelles sont les armes qu'ils emploient pour vous renverser.

— Je m'en doute, ce sont de vieux ennemis ; ce qui arrive aujourd'hui est la fin d'une partie sanglante commencée entre nous il y a un siècle.

— Je le sais, vous m'en avez dit quelques mots ; vous souvenez-vous, mon général, que plusieurs fois le préfet et le corregidor mayor, vous ont averti que des complots s'ourdissaient dans l'ombre contre vous ?

— Je n'ai voulu donner aucune importance à ces niaiseries ; tous les partis vaincus en font autant après leur chute pendant un laps de temps plus ou moins long, puis ils y renoncent dès que leur impuissance leur est prouvée.

— Cette fois vous vous êtes trompé, mon général, et vous avez eu tort ; le général B... a été sauvé et mis en sûreté par deux de vos plus cruels ennemis, d'abord don Andrés Bravo, que vous avez fait capitaine...

— Eh bien ?

— Il s'était emparé de don Luis.

— Ah ! ah ! c'est bon à savoir.

— Il a livré son prisonnier aux Cortacaminos, dont don Luis est un des chefs, j'ignore le nom des autres.

— Je les connais, moi, sois tranquille ; mais que dis-tu donc des Cortacaminos ?

— Je dis, mon général, que don Andrés a reçu de l'argent de l'un de leurs chefs et qu'il s'est engagé avec eux dans le complot tramé contre vous.

— Tu es certain de cela ?

— Très certain, mon général ; on lui a promis le grade de colonel, vous le verrez probablement aujourd'hui revêtu de ces insignes.

— Grand bien lui fasse, nous compterons quelque jour ensemble.

— Soit ; quant à Oregano, qui était alors valet de don Luis et l'avait livré aux soldats, il a été interrogé, torturé même je crois ; je ne sais comment il a fait, mais ce qui est certain, c'est qu'il s'est tiré sain et sauf des mains des coquins, et est parti sur son cheval qu'on lui a rendu. Je ne voudrais pas accuser devant vous un homme en qui vous avez pleine confiance, mais il est certain que sa conduite laisse beaucoup à désirer.

— Oh ! il n'est pas aussi scrupuleux que toi, lui, cette nuit même, il t'a plusieurs fois accusé de trahison.

— Tant pis pour lui, je n'imiterai pas son exemple, il suffit que vous soyez prévenu.

— Sois tranquille, cette fois il ne me trompera plus ; mais revenons : est-ce que mes anciens amis se figurent me renverser avec l'aide des Cortacaminos ?

— Ce sont de terribles ennemis, mon général, ils sont admirablement disciplinés, je les ai vu de près, fit-il avec un frisson intérieur, ils adorent leurs chefs ; sur leur ordre, ils n'hésiteraient point à passer à travers les flammes.

— Connejo ! il faut que tu aies eu bien peur, pour en faire un si grand éloge.

— J'ai eu très peur, mon général, je l'avoue franchement, si je ne suis pas mort, ce n'est pas de leur faute, car ils ont fait tout ce qu'il fallait pour que, moi vivant, attaché à un cadavre, je devinsse la proie des vautours qui planait en long cercle au-dessus de moi, en poussant des cris rauques qui figeaient le sang dans mes veines, et me rendaient fou de rage impuissante et de terreur.

— Oui, fit le général avec un sourire cruel, l'idée était ingénieuse ; tu ne devais pas être à ton aise, mon pauvre garçon. mais enfin tu as réussi à échapper à ce supplice atroce, te voilà mieux portant que tu ne l'as jamais été.

— Grâce à vous, mon général.

— Humph ! crois-tu que ces terribles Cortacaminos, dont tu as si grand peur, joueront un rôle sérieux dans les événements qui se préparent aujourd'hui ?

— Ils feront tout, mon général.

— Hein ? que dis-tu là ?

— Ils servent le général B...

— Qu'importe, j'ai des troupes.

— Vous avez deux mille cinq cents hommes, mon général, pas un homme de plus ; ils sont réunis au palais.

— Et les quinze cents autres, que sont-ils devenus ? la garnison de Mexico compte quatre mille hommes.

— Oui, mon général ; les quinze cents manquants ont été, officiers et soldats, embauchés par don Andrés Bravo et autres traîtres de même espèce, au service du général B...

— Soit, mais ce n'est pas avec cette poignée d'hommes qu'ils peuvent nous renverser.

— Pardon, Excellence, ces quinze cents hommes ne sont que le noyau, l'élément sérieusement militaire, il y en a d'autres.

— Ah ! oui, les Cortacaminos ! fit-il avec dédain en haussant les épaules.

— Savez-vous combien ils sont, général, ces Cortacaminos dont vous parlez si légèrement ?

— Humph, deux ou trois cents peut-être ?

— Ils sont douze cents, général.

— Douze cents ! s'écria-t-il avec surprise.

— Oui, mon général, douze cents bandits qui depuis huit jours sont entrés dans la ville, par petites troupes.

— Oh ! oh ! ceci devient sérieux.

— Ce n'est pas tout encore ; ces bandits se sont mis en relations avec ceux de la ville dont ils sont devenus les amis ; en mettant le chiffre des bandits qui végètent sur le pavé de la ville, à deux mille, pensez-vous que ce soit exagéré, général.

— Ils sont plus du double !

— Eh bien, tous ces gens sont armés, enrégimentés, et prêts à marcher contre vous au premier signal.

— La ville aux mains de ces bandits, c'est horrible !

— C'est cependant ce qui arrivera aujourd'hui même ; cette nuit les Cortacaminos ont tenté une surprise, pour enlever les canons.

— Et ils ont réussi ?

— A s'emparer de douze des plus mauvais, les autres sont restés entre nos mains, et sont prêts à servir ; si je vous oblige à tant de détours, mon général, car vous devez remarquer que nous mettons beaucoup de temps pour atteindre le palais ?...

— En effet, j'allais même t'interroger à ce sujet.

— C'est tout simplement, mon général, que la plus grande partie des rues et des places, ont été déparées cette nuit malgré l'orage. Mexico est couvert de barricades ; nous sommes obligés d'entrer par les derrières du palais.

— Allons, l'affaire sera chaude, car je ne céderai point, je le jure ! je me défendrai comme un lion.

— Et bien vous ferez, mon général, car ils ne vous ménageront pas, eux.

— Je ne me fais aucune illusion, la partie est perdue pour moi ; mais vive Dios ! je me ferai de belles funérailles.

— Du découragement, mon général ?

— Non pas, mais cette fois la chance tourne, il faut me résigner, mes ennemis sont trop nombreux.

— Sans compter que peut-être vos soldats vous abandonneront, quand ils reconnaîtront l'inutilité de la résistance.

— Cela arrivera sûrement dans un temps plus ou moins long ; je sens la mort s'approcher de moi ; eh bien soit !

— Ainsi vous vous considérez comme perdu ?

— A toi je puis le dire ; oui, je suis perdu sans rémission.

— Et avec cette certitude, vous combattrez !

— Jusqu'à la dernière goutte de mon sang, je ne veux pas donner la joie à mes ennemis de me prendre vivant.

— Mais vous pouvez fuir, général !

— Pourquoi faire ? pour prolonger ma vie de quelques jours, peut-être même de quelques heures ; allons donc ! mieux vaut mourir bravement comme on a vécu, la face tournée vers ses ennemis et les défiant de son dernier regard.

— Et la vengeance, mon général ?

— Oh ! démon ! quelle corde fais-tu vibrer ! cette vengeance pour laquelle j'ai vécu et qui m'échappera à mon dernier soupir, il y a de quoi me rendre fou.

— Si je vous faisais satisfaire cette vengeance, non pas sur l'homme que vous haïssez, mais sur sa sœur...

— Oh ! si tu faisais cela !... ce serait un coup de maître, car ce misérable mourrait de douleur ; non, non, ce n'est pas possible ! tu te railles de moi, Peters Batt ! Prends garde, scélérat, voilà que malgré moi tu as fait pénétrer dans mon cœur cet espoir de vengeance ! si tu me trompais, tu me connais... ce serait fait de toi !...

— Dieu me garde de plaisanter sur un pareil sujet, mon général, ce que j'ai eu l'honneur de vous dire je puis le prouver.

— Oh ! je donnerais ma fortune entière à celui qui mettrait

cette femme entre mes mains ! s'écria le général avec exaltation, car ma vengeance serait complète.

— Oh ! je ne suis pas aussi ambitieux ! dit l'espion avec un geste pudique, mais pour deux cent mille piastre payables à vue sur votre banquier, mon général, si modique que soit cette somme, auprès du désir que vous avez de vous venger, je me chargerais volontiers, de remettre tout de suite dona Carmen entre vos mains.

— Tu ferais cela !

— Sur l'honneur, mon général.

— Mais comment ?

— Ceci me regarde, mon général.

— C'est juste, mais quand me l'enverras-tu cette dame ?

— Dès que j'aurai l'argent, donnant donnant.

— Écoute, j'ai beaucoup d'argent ici.

— Je le sais, mon général.

— J'ai entre autres, pour un million de piastres en billets de cinq mille francs chacun.

— Les billets de la banque de France sont de l'or en barre, mon général.

— C'est bien, c'est entendu ; dis-moi maintenant, comment tu as réussi à t'emparer de cette dame.

— Je ne demande pas mieux, mais vous ne connaîtrez point l'endroit où je l'ai cachée, tant que je n'aurai pas touché la somme promise.

— Tu te méfies de moi ?

— Pas le moins du monde, mais je crains que la joie vous fasse oublier la dette, quand vous verrez la femme.

— Elle est donc au palais ? s'écria-t-il.

— Je me serais bien gardé de l'amener ici, Excellence, vous savez pourquoi.

— C'est juste ! alors elle est...

— Dans un endroit, où sans moi vous ne la trouverez jamais. Excellence ; mais nous voici enfin au palais, avec votre permission, mon général, nous interrompons quant à présent cette conversation qu'il nous est loisible de reprendre bientôt.

— Surtout, ne t'éloigne pas !

— Sans mon argent, jamais, Excellence ! je ne suis venu en Amérique que pour faire fortune ; maintenant, que l'occasion s'offre enfin à moi, après tant de traverses de toutes sortes, je serais singulièrement naïf si je la laissais échapper.

— C'est bien ! à tout à l'heure.

Ils entrèrent alors dans le palais par les derrières, comme cela avait été convenu.

L'escorte du général entra derrière lui, et les portes furent solidement assurées, pour éviter toute surprise.

Les soldats accueillirent le général avec le plus grand enthousiasme.

Le général donna l'ordre de réunir tous les soldats.

Il les passa en revue, et leur fit séance tenante distribuer dix piastres par homme ; la même distribution fut faite aux officiers par rang de grades, les alferes touchèrent dix onces, les généraux en touchèrent soixante.

Les soldats et les officiers jurèrent de se faire tuer à leur poste sans reculer d'une semelle.

Le général les remercia avec effusion, puis prenant congé d'eux, sous prétexte d'endosser son grand uniforme, il se tourna vers l'espion prussien, impassible et indifférent en apparence à ce qui se passait devant lui.

— Viens, suis-moi ! lui dit le général.

Et il l'entraîna du côté de ses appartements.

XIV

Le général avait si rapidement monté l'escalier, que Peters Batt, si lesté qu'il fût, n'avait pu le suivre; le général avait été obligé de l'attendre.

— Viens, répéta-t-il d'une voix haletante.

Et il conduisit l'espion dans sa chambre à coucher, dont il eût soin de fermer la porte et de pousser le verrou afin, sans doute, de ne pas être dérangé pendant la confidence de son espion en chef.

— Mets toi sur ce fauteuil, dit-il d'un air égaré: pendant que je changerai de costume dans mon cabinet de toilette, dont la porte restera ouverte, tu me raconteras ton expédition.

— Oui, mon général, dit l'espion, en s'esseyant sans cérémonie à la place que le général lui avait indiquée.

En passant devant une fenêtre, pour se rendre dans son cabinet de toilette, le général entendait une rumeur sourde et menaçante au dehors, voulut se rendre compte de ce qui se passait.

Il souleva le coin d'un rideau, et il regarda.

Mais, il recula aussitôt en chancelant comme un homme ivre, étendant le bras avec menace du côté de la fenêtre :

— Ah! peuple ingrat! race maudite, que ne puis-je d'un seul coup t'anéantir! Ah! tu veux du sang, tu en auras.

Et pendant quelques minutes, il se plongea dans une farouche rêverie.

Peters Batt tremblait: il le croyait fou.

A compter de ce moment, il remarqua une sorte d'égarement dans les gestes et les paroles du général: ce n'était pas de la folie bien caractérisée, mais les pensées n'avaient plus leur lucidité ordinaire, l'âme féroce de cet homme vacillait, son cerveau ne percevait plus nettement, les sensations n'obéissaient plus complètement à la pensée.

Cependant le général se redressa, passa à plusieurs reprises son mouchoir sur son front trempé de sueur et s'adressant à Peters Batt :

— Ce n'est rien, lui dit-il, c'est la fatigue, mes nerfs sont agacés, cela passera, il entra dans son cabinet de toilette.

Peters Batt jeta un regard sur la place, elle était littéralement pavée de têtes; la foule était immense, elle avait des ondulations océaniques, on voyait çà et là briller des armes. Mais cette foule, jusque-là, était comparativement tranquille, c'était plutôt une manifestation qu'une émeute.

— Humph! murmura Peters Batt en laissant retomber le rideau et regagnant son fauteuil; il est perdu, il est temps que je me mette à l'abri; demain ce serait trop tard, il serait mort; je partirai dans une heure.

Quelques minutes après le général sortit du cabinet de toilette.

Il était en grande tenue. Son visage était plus calme et plus reposé; mais cependant une légère expression d'égarement persistait dans son regard. Il prit un fauteuil et s'assit en face de Peters Batt.

— A nous deux, dit-il avec un air sombre; causons.

— Je suis à vos ordres, mon général.

— Ce n'est pas deux cent cinquante mille piastres que je veux te donner, c'est cinq cent mille.

— Cinq cent mille piastres, à moi? s'écria-t-il avec un frisson de joie.

— Oui, elles sont là, dit-il en indiquant la ruelle du lit, mais à une condition...

— J'accepte cette condition, quelle qu'elle soit, mon général.

— Rien! je vais d'abord te donner la moitié de la somme et ensuite tu me diras où est dona Carmen.

— C'est convenu, mon général; mais le reste?

— Ah! voilà, la chose est difficile.

— Bah! quelle qu'elle soit, en s'y prenant bien.

— Je sais que tu es adroit, je te crois si lèle, d'ailleurs, ajouta-t-il avec amertume, je ne puis m'adresser qu'à toi, je suis donc forcé de te prendre pour confident.

— C'est une raison fit-il en ricanant.

— Écoute moi bien. Je suis résolu à mourir plutôt que de tomber aux mains de mes ennemis; mais je veux, et cela est dans mon droit, essayer de leur échapper.

— Ah! je comprends.

— Il s'agit de me procurer des vêtements qui me déguisent et préparer ma fuite; tu m'accompagneras jusqu'à la Vera-Cruz, je te laisse liberté entière pour les moyens à employer; le principal est de réussir; le crois-tu possible?

— Tout est possible, mon général; seulement ce sera difficile; car il est tard.

— Je le sais; aussi mettrai-je à ta disposition toutes les sommes nécessaires.

— Mais dona Carmen?

— Je l'emmenue avec moi.

— Oh! diable!

— Comment, tu ne comprends pas, que c'est par cet enlèvement, surtout que je complète ma vengeance?

— C'est vrai; je n'y avais pas songé; l'idée est jolie.

— N'est-ce pas, et digne de moi surtout.

— C'est ce que j'allais dire, mon général; mais c'est bien difficile.

— Qu'importe, si c'est possible?

— C'est possible, mais il faut beaucoup d'argent.

— Je te donnerai tout l'argent dont tu auras besoin; cent mille piastres s'il le faut! s'écria-t-il d'une voix sourde et le regard vacillant.

— Avec cent mille piastres je réponds de tout; mais faut nous hâter!

— C'est vrai, le temps nous presse; attends.

Il se leva et se dirigea vers l'alcôve où son lit était placé, d'un pas un peu chancelant.

Peters Batt le suivait du regard.

— Humph! murmura-t-il; la raison déménage de plus en plus, l'idée fixe fait de rapides progrès, avant deux heures cet homme sera fou furieux! il faut se hâter.

Le général était passé dans l'alcôve, avait fait jouer un ressort et un panneau de la muraille s'était ouvert démasquant un coffre-fort en fer.

Le général prit plusieurs liasses de billets de banque, referma la caisse, fit glisser le panneau dans la rainure et revint s'asseoir.

— Voici cinq liasses de billets de la Banque de France, dit-il; chaque liasse est de cinq mille francs chacune, complétant la somme de deux cent cinquante mille piastres.

— C'est exact, général, dit le Prussien en empochant les liasses après les avoir comptées d'une main fébrile.

— Maintenant voici deux autres liasses, représentant cent mille piastres, pour les frais de notre fuite; prends et hâte-toi.

L'espion ne se fit pas prier, il empocha le tout avec un frémissement de joie.

— Où est dona Carmen? demanda-t-il d'une voix haletante.

— Dans la chambre d'Oregano, où je l'ai enfermée, général.

— Près de mon appartement alors ?

— Oui, général, voici la clef.

— Donne ! s'écria-t-il avec un sourire cruel.

Peters Batt lui remit la clef : le général la saisit et fit un mouvement comme pour s'élançer.

— Pardon, général, dit l'espion, mais avec votre permission, je vais vous quitter tout de suite, à peine aurons-nous le temps de tout préparer.

— Oui, pars, et surtout prends garde !

— Allons donc, mon général, il faudrait que je fusse fou pour perdre les deux cent cinquante mille piastres que vous m'avez promises et restez me de voir ?

— C'est juste, vas donc et hâte-toi.

— Je ne perdrai pas une minute ; donnez-moi la clef de la porte secrète du palais, celle que vous avez fait faire ?

— Pourquoi cette clef ?

— Dame ! pour sortir sans être vu et rentrer de même ! voulez-vous mettre tout le monde dans votre confiance ?

— Mais cette clef ; c'est le salut pour moi ?

— C'est précisément pour cela que je vous la demande, mon général ; d'ailleurs c'est à prendre ou à laisser ; vous savez bien que l'on ne me permettrait pas de sortir, on croirait que je me sauve.

— C'est vrai, murmura-t-il avec hésitation.

— Le temps s'envole, général, peut être bientôt sera-t-il trop tard, les rumeurs grandissent au dehors.

En effet le souffle populaire s'enflait de plus en plus.

— Viens, dit-il.

Le général traversa plusieurs pièces et arriva à son cabinet, il marcha droit à un énorme corps de bibliothèque, fit jouer un ressort, le corps de bibliothèque tout entier tourna silencieusement sur lui-même démasquant une porte secrète.

— Voilà la clef, dit-il, tu vois les ressorts, hâte-toi, pars ; je t'ai fait riche, tu tiens mon sort entre tes mains ; quelques reproches que d'autres puissent m'adresser, tu n'as jamais eu qu'à te louer de moi ; sois-moi fidèle.

— Je vous le jure, mon général, répondit-il en essayant une larme absente.

Il disparut par la porte secrète et le corps de bibliothèque reprit sa place.

— J'ai eu tort, murmura le général dès qu'il fut seul, cet homme est un misérable, il me vendra à mes ennemis ; mais il est avare ; il espère toucher encore deux cent cinquante mille piastres, une fortune pour lui ! à la grâce de Dieu ! Dieu, murmura-t-il en ricanant, est-ce bien lui que je puis louer ? Je ne sais pas ce que j'éprouve, je me sens brisé ! allons du courage ! c'est la dernière partie ; elle est belle pour moi, tous les atouts sont dans ma main ; que m'importe de tomber maintenant ! Je tiens ma vengeance allons rendre visite à notre prisonnière, douce et blanche colombe ! Hein ! qu'est-ce cela ?

Le général bondit de son fauteuil vers la fenêtre et regarda.

L'aspect de la place avait complètement changé ; elle était déserte : il n'y restait plus une âme, mais d'énormes barricades fermaient l'entrée de toutes les rues ; sous les Portales, derrière les barricades, aux fenêtres et sur les terrasses des maisons, partout on voyait des hommes armés.

Une clameur terrible s'élança dans l'air, puis il y eut un court silence, et soudain une fusillade bien nourrie éclata de tous les côtés à la fois.

Une barriade formidable avait été dressée par les soldats, formant une espèce d'ouvrage avancé et garni de canons.

Les soldats répondirent vigoureusement à l'attaque des insurgés et bientôt le sang coula des deux côtés.

Des deux parts on combattait aux cris de Viva la Patria ! Viva la Republica ! seulement les insurgés ajoutaient : Vive le général B... et les soldats répondaient par Vive le général de Tordesillas !

— Que faire ? murmura le général en regardant la clef qu'il tenait à la main.

Il hésita pendant quelques instants, mais l'esprit militaire l'emporta :

— Au combat ! dit-il ; elle peut attendre, elle ne m'échappera pas.

Il s'élança au dehors et dégainant son épée il alla se placer derrière la barriade.

Les soldats accueillirent le général avec des cris de joie.

Le combat était très vif et fort meurtrier ; les troupes défendant le palais étaient surtout incommodées par une espèce de redoute que les insurgés avaient élevée au milieu de la Place Mayor au moyen de pierres empilées les unes sur les autres ; on n'avait aperçu cette redoute que lorsque, un peu avant de commencer l'attaque, la foule massée jusqu'alors sur la place l'avait abandonnée pour prendre ses postes de combat.

Cette redoute armée de quatre pièces de canon, sur la face regardant le palais, causait beaucoup de mal aux troupes.

Le général examina attentivement cette redoute pendant quelques instants ; don Lope était, il faut lui rendre cette justice, un véritable homme de guerre ; il comprit tout de suite de quelle importance la possession de cette redoute serait pour lui.

Il est vrai qu'elle était dominée par les terrasses, garnies de combattants, mais elle commandait toutes les barricades et les Portales, c'est-à-dire les postes les plus dangereux. Il n'hésita pas.

— Deux cents hommes résolus pour prendre cette redoute avec moi ! s'écria-t-il en brandissant son épée.

— Oui ! oui ! s'écrièrent les soldats électrisés : au général ! au général !

Au lieu de deux cents hommes il s'en présenta quatre cents.

Le général prit aussitôt ses dispositions ; tandis que les canons de la barriade au nombre de vingt, couvraient de mitraille et d'obus les barricades des esquinas, la redoute et les Portales, le général, se mettant à la tête de ses soldats, s'élança au pas de course sur la redoute qu'il attaqua des deux côtés à la fois.

Les soldats électrisés se ruèrent sur la redoute qu'ils couronnèrent presque aussitôt, tant leur élan était irrésistible : alors s'engagea un combat terrible corps à corps à la baïonnette.

Les barricades n'osaient plus tirer de peur de tuer les leurs, il en était de même des Portales et des terrasses, tant les combattants étaient engagés pele-mêle.

La barriade du palais, au contraire redoublait son feu et couvrait les insurgés de mitraille en même temps qu'elle envoyait des bombes sur les terrasses.

Tout à coup un long cri de victoire se fit entendre, on aperçut quelques rares insurgés fuyant clopin-clopan, les canons furent retournés, et commencèrent à tonner contre les barricades.

Le général avait réussi son audacieux coup de main : la redoute était prise.

Les troupes du gouvernement avaient perdu soixante hommes mais presque tous les insurgés avaient succombé.

La victoire était complète.

Le général, sans perdre de temps, fit établir avec des portes des espèces d'avents, sous lesquels les soldats étaient presque à l'abri des projectiles qu'on leur envoyait des terrasses, puis, au moyen de madriers, de pavé, de voitures, enfin de tout ce qu'il put trouver, il établit une communication, une espèce de chemin couvert, entre la redoute et la grande barricade du palais.

La prise de la redoute était un grand avantage pour le général, et un sérieux échec pour les insurgés; surtout depuis que les communications étaient régulièrement établies entre elle et le palais; le nombre des canons avait été augmenté sur la redoute, maintenant sur les trois faces elle tonnait sur les insurgés, mal défendus par les barricades.

Mais ceux-ci, malgré leur échec, ne se regardaient pas comme vaincus, bien au contraire; leur ardeur et leur acharnement redoublaient.

À un signal donné, de trois côtés différents, s'élançèrent au pas de course des colonnes d'attaque; lorsqu'elles furent à peu près aux deux tiers de la distance qui les séparait de la redoute le général leva son épée, une volée de mitraille éclata sur les trois faces.

Les colonnes vacillèrent sur elles-mêmes, elles hésitèrent une seconde; puis tout à coup, elles s'élançèrent en avant.

Les canons restèrent muets, un silence de mort, régnait dans la redoute.

Les insurgés bondirent à l'assaut et presque aussitôt ils apparurent sur les parapets.

— Feu ! cria le général d'une voix stridente; une effroyable fusillade éclata à bout portant.

Un nuage de fumée enveloppa les combattants.

Quand il se dissipa, on aperçut ce qui restait des trois colonnes, fuyant dans toutes les directions et jonchant la place de morts et de blessés.

L'attaque était repoussée, les pertes cette fois, étaient énormes pour les insurgés, les soldats n'avaient ni morts ni blessés.

Les soldats poussaient des hurrahs frénétiques.

Le général, semblable à l'esprit du mal, dominait cette scène du carnage, appuyé sur son épée, pâle, le cigare à la bouche, les lèvres crispées par un sourire de démon, il regardait autour de lui, avec une expression de dédain indioible.

Le combat, un instant suspendu, reprit avec une nouvelle rage.

La Plaza Mayor semblait un volcan en éruption.

La fusillade crépitait sans interruption, le canon tonnait, les obus sillonnaient les airs; les maisons s'écroulaient sous les boulets et les obus.

Les cris de rage, les malédictions, les rumeurs terribles de la bataille, tous ces bruits assourdissants, formaient une cacophonie horrible qui ne laissait rien entendre.

Cependant les insurgés, découragés sans doute par les deux échecs qu'ils avaient subis, semblaient avoir renoncé à s'emparer de la redoute, ils concentraient tous leurs efforts sur le palais contre lequel ils faisaient un feu d'enfer.

Le général, voyant que sa présence n'était plus indispensable dans la redoute, donna quelques ordres et se retira.

Il resta quelques instants dans la grande barricade, rectifia le tir de certaines pièces, et après avoir donné l'ordre qu'on l'avertit aussitôt s'il se produisait quelque chose de nouveau, il rentra dans le palais.

La chambre d'Oregano, le valet de chambre du général de Tordesillas, était située à l'extrémité de l'appartement de son

maître qui tenait à l'avoir sous la main chaque fois qu'il avait besoin de lui, elle communiquait avec l'appartement.

C'était là que dona Angela avait été conduite et enfermée après son enlèvement.

Dona Carmen avait passé la nuit assise dans un fauteuil sans que le sommeil eût fermé un seul instant ses paupières. Son premier mouvement, mouvement instinctif de l'oiseau en cage, avait été d'ouvrir la fenêtre, de monter sur le balcon et de regarder au dehors.

La vue des barricades fermant les rues et la foule immense rassemblée sur la place avaient raffermi son courage, c'était pour elle la délivrance prochaine, ses amis ne l'avaient pas abandonnée.

Elle quitta alors la place et passa à l'examen des portes, toutes deux fermées avec de solides verrous intérieurs, la jeune fille sourit, elle ne pouvait pas être attaquée par surprise, elle se hâta de pousser ces verrous.

Hardie et toute regaillardie par ce succès inattendu, la jeune fille visita tous les meubles et toutes les armoires avec le plus grand soin.

Ces armoires et ces meubles renfermaient quelques vêtements, un peu de linge, une somme assez forte en or, et ce qui causa une véritable joie à dona Angela, un long poignard et deux revolvers à six coups chargés, cachés sous les vêtements; elle s'empara vivement de ces armes et les posa sur la table, après s'être assurée qu'elles étaient en bon état.

Tout à coup, elle se frappa le front comme si elle se rappelait une chose longtemps oubliée; elle fouilla vivement dans la poche de sa robe dont elle retira avec un cri de joie, les deux mignons revolvers que lors de son évasion du couvent, son frère lui avait remis ainsi qu'à dona Mercedes, qu'il avait oublié de lui redemander et qu'elle n'avait pas pensé à lui rendre.

C'était un premier secours, le visage de la jeune fille se rasséréna complètement, elle n'avait plus rien à redouter maintenant: elle était sauvée puisqu'elle disposait de vingt-quatre coups de feu et de plus elle avait un poignard.

Si ses amis n'arrivaient pas à temps, pour la délivrer, elle était maîtresse de sa vie et certaine d'échapper au déshonneur.

Lorsque le combat s'engagea entre les insurgés et les soldats qui soutenaient le gouvernement, elle suivit invisible toutes les péripéties de la lutte, frémissant au bruit du canon et aux crépitements secs de la fusillade et formant dans son cœur des vœux ardents pour le succès de ses amis.

Elle avait versé des larmes de douleur et de colère lors des deux échecs subis par les insurgés.

Son regard ardemment fixé sur le général de Tordesillas, ne s'en était pas détourné un seul instant, elle avait frémi et avait senti son cœur douloureusement serrer lorsqu'elle avait vu le général quitter la redoute et rentrer dans le palais; un triste pressentiment l'avertissait que c'était pour elle qu'il revenait et que bientôt elle le verrait sinon paraître, mais du moins elle l'entendrait s'approcher des portes et tenter de les forcer.

Elle poussa le lit au milieu de la chambre, y joignit la table et les autres meubles, et s'embusqua derrière, de façon à pouvoir courir autour de cette barricade improvisée, et ainsi prolonger le plus possible sa résistance.

À peine terminait-elle ces préparatifs de défense bien précaires, en nouant autour de sa taille une faja abandonnée par Oregano, dans laquelle elle passa ses armes, lorsqu'elle entendit un pas rapide se rapprocher dans le corridor de dégagement: c'était un homme qui marchait à pas pressés.

Il s'arrêta devant la porte, sembla hésiter un instant, puis frappa doucement.

La jeune fille ne donna pas signe de vie.

On frappa de nouveau. Même silence.

Dona Angela entendit alors le bruit d'une clef entrant et tournant dans une serrure.

Soudain une forte secousse fut donnée à la porte. Mais elle était massive et solide, elle ne remua même pas. Il y avait deux verrous à chaque porte, un en bas, l'autre en haut.

— Malédiction ! grommela le général, ce démon de Peters Batt s'est joué de moi.

Les efforts continuèrent pendant quelques instants encore, puis ils cessèrent subitement ; le général s'éloigna presque en courant.

— Il va essayer d'un autre côté ; pensa la jeune fille en frémissant.

En effet, elle entendit bientôt le général dans les appartements.

Cette fois il ne frappa pas à la porte, la clef était dans la serrure, il la tourna, mais la porte ne s'ouvrit pas.

Le général était en proie à une colère féroce. Il saisit un lourd chandelier en bronze et le lança en employant toute sa force contre la porte ; elle trembla du haut en bas sous cette rude secousse, mais elle résista ; quant au chandelier il se rompit.

— Ouvrez, cria le général avec rage, ouvrez, je ne veux pas vous faire de mal, je veux au contraire vous sauver ; le palais est attaqué, vous êtes perdue si vous n'ouvrez pas.

Dona Angela ne répondit pas ; elle tremblait, mais ses yeux lançaient des éclairs et son courage croissait avec le danger.

— Répondez-moi donc ! à quoi bon vous taire ? Répondez-moi ! je sais que vous êtes là ! criait le général.

Toujours le même silence.

Alors une espiègle de folie farieuse s'empara de lui, il prit tout ce qui lui tomba sous la main, meubles, pendules, candélabres, et s'en servit comme de massue, pour briser cette porte laudible qui se dressait entre lui et sa vengeance !

La porte gémissait, elle avait des secousses terribles, mais elle tenait bon.

Cependant dona Angela remarqua avec terreur qu'elle commençait à se fendre du haut, le général ne s'en apercevait pas ; de son côté la porte était couverte d'une tenture en cuir gaufré de Cordoue appliqué sur le bois.

La jeune fille restait avec une terreur croissante, les yeux fixés sur cette fente qui peu à peu s'allongeait.

Le général tomba épuisé sur un divan, le paroxysme de sa fureur était passé ; il haletait, il regardait sans voir, une écume blanchâtre suintait aux commissures de ses lèvres ; il poussait machinalement du pied des débris de meubles en répétant d'une voix sourde :

— Je la veux ! elle sera à moi ! morte ou vivante il me la faut ! ah ! démon ! tu ris de moi derrière ton rempart, mais je t'aurai, quoi que tu fasses ! il le faut ! il le faut !

Tout à coup, il poussa un cri de joie, une idée infernale venait de jaillir dans son cerveau ; idée qui ne pouvait venir qu'à un tel démon

— Oui, c'est cela ! hurlait-il, ah ! tu tu te crois en sûreté ! réjouis-toi ! mais hâte-toi de te réjouir ; avant dix minutes, tu seras à moi, rien ne pourra te sauver, pas même la mort ! ah ! ah ! je vais faire sauter la porte avec un pétard. Ah ! réjouis-toi donc ! démon !

Mais tout à coup ses forces, surexcitées au dessus de la puissance humaine, l'abandonnèrent et il tomba à la renverse sur le divan, où il resta immobile dans un état complet de prostration.

La jeune fille avait entendu ces odieuses menaces avec une terreur folle, elle savait cet homme capable de tout, elle était en proie à un violent désespoir ; un instant elle eut la pensée de s'échapper par le corridor, mais ou irait-elle ? toute fuite lui était impossible, les soldats et les officiers renfermés dans le palais, obéissaient à ce monstre, ils le lui livreraient !

Elle entendit le bruit de la chute du général.

Un profond silence se fit.

— Quo se passait-il ! murmura-t-elle ; cet homme préparait-il son effroyable machine ? que faire ? O ! mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié de moi !

Elle tomba sur les genoux, joignait les mains et fit une fervente prière.

Lorsque dona Angela se releva, le calme était rentré dans son esprit, son courage était revenu, elle se sentait plus forte ; elle espérait.

Cependant, le combat continuait toujours avec la même furie, sans avantage marqué, ni d'un côté ni de l'autre ; rien ne devait donc laisser prévoir à la jeune fille un secours prochain.

Et cependant, nous le répétons, elle espérait.

L'esprit humain est ainsi fait que tous les sentiments poussés à l'extrême se transforment avec une rapidité inouïe sous le coup du plus léger incident.

L'amour côtoie la haine, le désespoir côtoie la joie et ainsi de tous les autres.

Souvent on pleure et on rit en même temps.

Près d'une demi-heure s'écoula sans que la jeune fille entendit le moindre bruit dans le cabinet.

(A SUIVRE)

Commencé le 1er Janvier 1882 — (No. 106.)

INFORMATIONS

Nous sommes forcés de suspendre, pendant quelques numéros, la publication du "Testament Sanglant" afin de terminer "Une Vengeance de Peau-Rouge" pour faire place à notre nouveau roman (LA FILLE DE MARGUERITE, par XAVIER DE MONTFRIN), qui commencera Jeudi, le 12 courant.

Rien de plus beau que ce nouveau chef-d'œuvre littéraire, dont rien de semblable n'a encore été publié par aucun journal français du Canada. L'intrigue, très fortement nouée, allant sans cesse se compliquant, déroule sous les yeux du lecteur un dédale de péripéties variées à l'infini, des scènes de haine, de meurtres, d'amour, de dévouement, etc., etc., si intéressantes, si émouvantes, qu'il est impossible d'en abandonner la lecture après l'avoir commencée.

Les éditeurs sont en mesure de fournir tous les numéros parus depuis le 1er Janvier et même la file complète (brochée) de l'année dernière aux conditions ordinaires. Voyez les conditions d'abonnements.

"LE FEUILLETON ILLUSTRÉ"

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois
 UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50
 Payable dans le cours des trois derniers mois :
 UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75
 A L'ÉTRANGER : STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents, 16 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE.,

Boite 1986, B. de P., Montréal.

No. 17 rue Ste-Thérèse